OMALY SY ANIO, n° 41-44, 1995-1996, pp. 57-68

ALLIANCES ET CONFLITS : DYNAMIQUE D'UNE COMMUNAUTE RURALE PENDANT L'INSURRECTION DE 1947

par

Célestin RAZAFIMBELO
Ecole Normale Supérieure
Université d'Antananarivo

L'état actuel des connaissances sur l'insurrection de 1947 permet une perception globale du conflit et donne un cadre de compréhension appréciable, mais malheureusement incomplet. Certes, quelques travaux, des mémoires de fin d'études (CAPEN)[1] et de maîtrise ont initié une approche régionale du problème. Ils ont surtout exploité les témoignages des rares acteurs restés en vie. Ces témoignages ont été recueillis sous la Deuxième République et le contexte, ainsi que la pente générale des idées en ont fait un prolongement de l'historiographie officielle : l'histoire d'une lutte juste d'un peuple opprimé contre un oppresseur attaché à des pratiques d'un autre temps et refusant les idéologies de progrès. Or, le dossier est plus compliqué. Pour cette période insurrectionnelle relativement courte, les prises de position et les engagements se sont infléchis au cours des événements et ce, suivant le rapport de force et les informations parvenues à chaque individu. Une étude très intéressante a été menée, à ce sujet, par un étudiant[2] de l'Ecole Normale Supérieure. Il a également mis en évidence les permanences des conflits et les exclusions du dix-neuvième siècle.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE TANANARIVE

On proposera donc l'étude d'une zone assez particulière car à cheval entre la périphérie de l'Imerina et le pays *betsimisaraka*, située au Nord-ouest du district de Moramanga, les cantons de Mandialaza, d'Amboasary et d'Andaingo. Le choix s'est porté sur ces cantons habités par des riziculteurs, des paysans attachés à leurs terres suivant une organisation sociale proche, voire identique à celle de

1. CAPEN : Certificat d'Aptitude Pédagogique de l'Ecole Normale, cf. bibliographie.
2. Rakotozandriny Lucien Victor, *La dynamique du récit et des discours sur l'insurrection malgache de mars 1947 à travers la presse écrite (9147-1987)*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1989.

l'Imerina voisine. Cette zone est occupée par trois communautés : les *Zafimamy*[1], les Maromainty et Borisatroka[2], et les nouveaux migrants.

1. Territorialité et pouvoir colonial

La colonisation a, certainement perturbé la notion de territorialité chez les paysans de l'Ankay. Toutefois, les rapports des communautés entre elles et leurs liens avec la terre sont étroitement redevables de l'histoire de l'occupation du sol. La région située au Nord de l'axe Anjiro-Moramanga s'est ralliée autour de la nouvelle Ambatomanga, site fortifié des chefs Bezanozano ayant refusé de faire acte d'allégeance à Radama I. Une expédition punitive dirigée par le jeune roi entraîna une terrible répression et tous les survivants furent vendus. Cette partie de l'Ankay semble avoir subi une réelle dépopulation au début du dix-neuvième siècle et l'hégémonie *merina*, encouragée par la traite l'a presque vidée de ses habitants[3]. De nouveaux migrants venus du Nord de l'Imerina voisine ont occupé le terrain en essaimant par petits sauts. Les généalogies des lignages Zafimaniry établis dans les communes de Mandialaza, d'Amboasary et d'Andaingo corroborent cette thèse. Significatif est aussi le fait que la tradition orale ne peut fournir aucune information sur les occupants des sites fortifiés à fossés, très nombreux dans la région. Enfin, l'organisation de l'Ankay aux temps de la royauté, reproduit celle des *menakely* et les *fokonolona* d'Imerina et ce, jusqu'au renforcement du pouvoir des Andafiavaratra, représenté par le *komandy* de la garnison de Moramanga. Dans ses notes, Grandidier de passage à Manakambahiny, y fait allusion.

Des fiefs ont été attribués à certains membres de la famille royale sous Ranavalona I : le *menakely* du prince Ramonja à Anjiro, celui des frères Rahaniraka et Raombana au Sud de Mandialaza et à Didy ; Rainilaiarivony s'est octroyé un *lohombitany* autour du village d'Ambilombe au Nord de Mandialaza. Il y installe ses esclaves, les Maromainty. Ces *menakely* servent de zone d'embouche pour les troupeaux de zébus destinés à l'exportation. Les détenteurs de fiefs ont également orienté leurs activités vers l'élevage extensif de zébu, élevage naisseur qu'ils confient à leurs serviteurs. Au cours de ce dernier quart du dix-neuvième siècle, des incidents fréquents (vol de bœuf, conflit sur la délimitation des pâturages) opposaient les *fokonolona zafimamy* aux hommes liges du Premier Ministre. Les *andevo* des Zafimamy, libérés par la colonisation rejoignirent les Borisatroka et les Maromainty dans les aires réservées aux pâturages. Les *menakely* furent abolis et donnés en concessions aux colons. Les hommes libérés des *menakely* constituèrent dans les premières années de la colonisation, la

1. Pour l'histoire des Zafimamy, se reporter à Ramilisaonina, *Ny loharanon'ny Andriamamilaza*, Volamahitsy, Antananarivo, 1952.
2. Maramainty, Borisatroka, et les Andevo sont également appelés Hovavao.
3. Quand Radama ordonna un recensement des Bezanozano en 1817, on en dénombra 3 066.

principale main-d'œuvre des concessions coloniales. Les autres *hovavao*, issus des villages *zafimamy* restèrent dépendantes de leurs anciens maîtres, faute de moyens de production, et continuèrent à garder les troupeaux de leurs anciens maîtres en échange de leur utilisation pour le piétinage de leurs rizières ; toutefois, la proximité des concessions coloniales faisait d'eux une armée de réserve toute trouvée pour les féculeries. La colonisation renforça cet état des choses en installant écoles, administration, hôpitaux et routes dans les zones de peuplement ancien occupées par les Zafimamy car les principaux hameaux y étaient concentrés.

Cette zone de l'Ankay faisait partie du district missionnaire d'Isoavina et la London Missionary Society (LMS) avait, dans les années quatre vingt, une reelle implantation. La première école fut ouverte à Ambohitravoko (près de Mandialaza) en 1875. Ainsi, par la force des choses, l'administration coloniale recrutait ses auxiliaires parmi les anciens maîtres disposant d'un minimum d instruction et les bourjanes parmi les anciens esclaves. Le fossé qui séparait les deux communautés était agrandi par la religion et l'école. L'élite locale se recrutait parmi les Zafimamy, ce qui leur permettait d'avoir une emprise sur l'administration, de posséder une perception plus réaliste du changement et d'avoir accès à des informations plus fiables. Leur premier souci fut d'immatriculer leurs terres en nom collectif pour préserver le patrimoine contre les colons, attitude partagée et concertée avec les membres du clan *zafimamy* restés en Imerina. Par contre, chez les *hovavao*, l'ignorance et l'illettrisme favorisaient la permissivité aux rumeurs. Il est vrai que dans ces communautés rurales très attachées aux valeurs traditionnelles, être issu d'une famille *andevo* fermait beaucoup de portes. L'endogamie et l'immatriculation des meilleurs terres mettaient les Hovavao définitivement à l'écart du changement économique et social qui se dessinait. Entre les deux communautés, les rancœurs et les frustrations n'attendaient qu'une occasion pour se manifester.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE TANANARIVE

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Ankay avait eu également droit à l'envoi d'un contingent et avait partagé avec toute la province les pénuries ainsi que les épreuves de l'Office du riz. La fin de la guerre relança les activités des féculeries et au début de l'année 1946, la culture du manioc reprit. Les champs situés à proximité de la voie ferrée et sur les rives du Mangoro furent mis en culture, souvent par des agriculteurs et des entrepreneurs *merina* ainsi que par des notables *zafimamy*. A la fin de l'année 1946 et au début de l'année 1947, apparemment tout semblait normal dans ces campagnes où une année agricole ressemble à une autre s'il n'y a pas d'accident climatique : toutes les rizières furent cultivées, la riziculture restant la principale activité. Il s'agit ici d'une riziculture extensive à semis direct. Comme l'usage de la charrue était encore à ses débuts, le cultivateur avait recours au traditionnel piétinage qui, vue la superficie relativement importante des rizières, nécessitait un troupeau assez important. Les plus belles vallées rizicoles se trouvent dans le pays *zafimbahy* et *zafitsorombena* en contrebas de la forêt de l'Angavo. Durant la morte saison, les troupeaux étaient

laissés en pâturages dans le Mahajery, confiés à des gardiens suivant des pratiques rapportées plus haut.

La proximité des féculeries avaient apporté le développement de la culture du manioc ; ce qui constituait un appoint considérable pour les paysans pourvus de charrues et de bêtes de trait. L'antenne locale à Mandialaza du MDRM, Rainizanamalala est l'exemple type du planteur, qui à défaut de rizières s'investit pleinement et entièrement sur le manioc. C'est la féculerie qui fixe le prix et il faut amener le manioc jusqu'à l'usine. La culture du manioc fait appel aux services d'une main-d'œuvre locale peu appréciée. Pour pallier aux carences de la main-d'œuvre locale, les féculeries avaient embauché souvent à titre temporaire, des ouvriers agricoles *antandroy*. Ils constituent pendant la morte saison le gros des "vagabonds" vivant d'expédients et de rapines, vite identifiés, et emprisonnés.

L'exploitation forestière favorisée par la relative proximité de Tananarive, est une activité monopolisée par des transporteurs issus du district voisin de Manjakandriana et maîtrisant cette filière. Cette activité fait vivre quelques villages *betsimisaraka* situés à la lisière de l'Angavo et de la forêt de l'Est. Il s'agit d'une population venant de la région d'Anosibe An'Ala, arrivée dans le pays avec l'aide des exploitants forestiers et qu'ils ont installée dans des villages situés près de leur concession : Ankadiroasosona, Ankondrona, Ambohimandroso, Ambatomainty. Cette communauté constitue la principale clientèle des exploitants forestiers et semble être un foyer à problèmes pour le chef de canton : les exploitants ne respectaient pas toujours les délimitations des concessions forestières et utilisaient une main-d'œuvre insaisissable pas toujours en règle avec la "carte".

Ouvriers *antandroy* et bûcherons *betsimisaraka* constituaient un groupe de marginaux, sans liens avec la terre et le territoire, de véritables laissés pour compte "ne possédant ni terres ni bœufs" : cela pourrait expliquer le fait que leur adhésion à l'insurrection soit très forte et ils furent parmi les derniers à se rendre. Mais il va sans dire que la situation engendrée par le mouvement insurrectionnel profite à ce groupe qui a tout à gagner et rien à perdre.

2. L'adhésion au mouvement : une affaire de clan

Le souffle nouveau apporté par la reconnaissance du droit d'association, la liberté de presse et la liberté syndicale aurait suscité un élan de patriotisme et un regroupement des mécontents autour des concessions coloniales dès la fin de l'année 1946 dans le district de Moramanga. Le Mouvement Démocratique pour la Rénovation Malgache (MDRM) y aurait trouvé des oreilles attentives pour écouter son discours, laissant espérer une fin proche de l'oppression coloniale. Il s'agit là d'un cliché, couramment admis. Dans ce monde rural mal informé sur les cours des événements, il est difficile de fait la part des choses entre les inévitables

"on dit" et les faits, entre les convictions politiques et les croyances, les engagements personnels et les contraintes de groupe. Il faudra se mettre à l'évidence que les cadres du tout jeune parti MDRM ne pouvaient pas toujours contrôler ses troupes, et certains chefs de section risquaient d'échapper au contrôle du centre en donnant une empreinte personnelle à l'organisation de section. Et il semble que cela soit le cas pour Moramanga. Le chef de la section, Razafindrabe Victorien agissait-il de son propre chef ou restait-il lié aux sociétés secrètes ? Ou encore s'était-il laissé aller en suivant les aspirations de sa base ? Ce qui est évident, c'est qu'il a choisi de rester à Moramanga et de ne pas assister à la réunion du Conseil Provincial qui s'est tenue à Tamatave le 24 mars 1947. Parmi les dix-huit conseillers, il fut d'ailleurs le seul absent. Pour connaître le rôle réel de Razafindrabe Victorien, il faudrait attendre le dépouillement des documents conservés au SHAT de Vincennes.

Au début de l'année 1947, Razafindrabe Victorien fut surtout actif à Moramanga et ses environs, sur l'axe Moramanga-Ambatondrazaka, et au Sud du district, dans le canton de Beparasy. Il est utile de remarquer que pour asseoir la section sur des bases solides, il utilisait le réseau de parenté et d'alliances des membres de la section ; ce qui, il faut l'avouer, limitait les risques. Ainsi le noyau de la section était composé par les amis de Razafindrabe Victorien et sa belle famille[1]. Il semble que les premiers contacts et le choix des adhérents soient commandés par le statut : la préférence du leader allait aux *hovavao* des villages *borisatroka* et *maromainty*. Ainsi, dans le canton de Mandialaza, le choix de Razafindrabe Victorien s'était porté sur les villages de Malemibe[2], d'Antorofito et d'Ankokalava, où il est ici connu comme "agent d'affaires", ayant déjà protégé les villageois dans des conflits fonciers les opposant à certains notables *zafimamy*.

La mise en place des sous-sections se fit rapidement grâce au charisme de Razafindrabe Victorien et à l'activisme de ses amis. Aucun des chefs traditionnels *zafimamy* ne se trouvait à la tête des sous-sections. Ils prouvèrent leur capacité à mobiliser le 29 mars 1947. Les adhérents des cantons de Beparasy, de Marovoay, de Sabotsy-Anjiro et de Moramanga, constituaient le gros de la troupe. Si les habitants des villages d'Ankokalava et d'Antorofito étaient au courant de ce qui se préparait ce 29 mars, à Mandialaza et dans les villages environnants, on ne savait rien. C'est seulement après l'échec de l'attaque du camp Tristani que la mobilisation devient générale et ce, au nom du "devoir de solidarité" du *fokonolona* pour attaquer le colon d'Ampasimpotsy, Lesport.

Mais cela ne veut pas forcément dire que la population fût restée insensible à l'ouverture politique amorcée après la Deuxième Guerre mondiale. La lecture attentive des diaires de 1946 montre qu'il existe une circulation de plus en plus

---

1. Témoignages de Ralambomanana, 1977.
2. Site du fief dit "Isomangana" de Raombana et de Rahaniraka.

intense des hommes et des informations entre Antananarivo et Mandialaza ; elle se fait par le biais de la mission protestante. On notera par exemple, l'influence du Docteur Rasamoely Lala dont le cabinet était bien connu des notables de Mandialaza. Il se peut que certains membres de l'élite rurale aient sympathisé pour le P.D.M. L'aspiration à l'indépendance était partagée par tous. En particulier, les congrégations protestantes avaient compris les perspectives nouvelles qui s'offraient avec la libéralisation de la vie politique et comptaient y prendre part activement. Le dimanche 19 janvier 1947, au temple protestant de Mandialaza, l'office fut réservé aux seuls croyants âgées de plus de seize ans, attitude qui laisse supposer un engagement certain de la congrégation protestante et de l'*Isan'enimbolan'Imerina*, héritier du district missionnaire de la LMS, dans le mouvement nationaliste.

Le 30 mars 1947, les élèves[1] originaires de la région et étudiant pour la plupart dans les écoles protestantes de Tananarive rentraient au pays pour les vacances de Pâques, apportant ainsi des nouvelles fraîches de la capitale. Sur la route de Mandialaza, ils furent rejoints par un émissaire de Moramanga qui était porteur d'une lettre adressée aux *fokonolona* de Mandialaza. Le courrier émanait du quartier général insurrectionnel et annonçait la destruction de Tananarive et de Moramanga. L'émissaire ne voulut rien entendre quand les collégiens rétorquèrent que ce n'était pas vrai pour Tananarive qu'ils venaient de quitter ce 30 mars au petit matin ! Apparemment le porteur du courrier, ayant certainement participé à l'assaut du camp de Moramanga, ne savait pas lire et les leaders de l'insurrection exploitaient l'ignorance et la crédulité de la population. Ensuite, le cadre unanimiste et solidaire des *fokonolona* faisait le reste.

3. Les événements à Mandialaza : naïvetés et insuffisances

A partir du 30 mars, l'insurrection contre le pouvoir colonial est ouvertement déclarée et se généralise ; elle a surpris tout le monde : colons, agents de l'administration et même certains *fokonolona*. Le 1er avril 1947, les hommes de Razafindrabe Victorien, armés de sagaies sillonnent les villages pour mobiliser tous les hommes en âge de combattre à éliminer et chasser tous les colons de la région. La concession coloniale la plus proche était alors celle de Lesport, située à une dizaine de kilomètres au Sud de Mandialaza. C'est à ce stade de la lutte que l'Etat-Major n° 7 (EM 7) voit la nécessité d'engager un secrétaire pour recenser les combattants[2]. Quelques centaines d'hommes armés de sagaies et disposant de trois fusils de chasse avec une vingtaine de cartouches se regroupèrent autour de la ferme. Certains parmi eux, étaient venus de très loin, de Beparasy, d'Anosibe et

1. Témoignage de Frederic Randriamamonjy, mars 1997. A Andaingo, un élève du Collège Paul Minault fut exécuté par les insurgés.
2. Le secrétaire désigné d'office, réalise le recensement des membres de l'expédition, mais suite à l'échec de l'entreprise, il prit soin de brûler le cahier (de cinquante pages) qui, selon ses souvenirs, comportait plus de mille noms.

même d'Antanambao Manampotsy. Les plus téméraires s'engouffrèrent dans l'enceinte de la ferme où, le propriétaire aidé par son fils aîné les accueillit à coups de fusil : premiers coups, premiers morts. Ce qui ne tempéra pas encore l'ardeur des combattants qui essayèrent de mettre le feu à la maison qui brûla.

Lesport résista en se réfugiant dans une aile de sa maison qui a échappé aux flammes et ne peut en être délogé. Le premier jour, les insurgés avaient perdu cinq hommes sans avoir pu éliminer Lesport et sa famille. Ils se résolurent à établir un siège, pensant que le temps jouait pour eux, alors que le chauffeur du colon avait pu se faufiler dans la foule et demander de l'aide à Moramanga.

Après une semaine de siège, une patrouille commandée par Joubert arriva et délivra Lesport et sa famille[1]. Le 9 avril, les habitants des hameaux environnants, redoutant la répression après l'échec d'Ampasimpotsy, quittèrent leurs villages sans toutefois aller trop loin pour prévenir tout acte de pillage et de vandalisme. Le 10 avril, le bureau du chef de canton et quelques bâtiments publics furent incendiés à Mandialaza, les épiceries et boutiques, pillées[2].

Après le désastre d'Ampasimpotsy, l'Etat-Major n° 7, installé à Antorofito, profitant du vide laissé par l'administration coloniale commençait à se substituer au *fanjakana* sans pouvoir ni établir une organisation durable, ni gagner la confiance d'une population traumatisée et perdant ses repères. L'Etat-Major fut réorganisé : désormais, il y avait deux Etats-Majors : un à Antorofito et un autre à Malemibe (Antseva). A défaut de colons, l'insurrection se tournait vers les agents de l'administration. Un avis de recherche fut lancé contre l'infirmier (qui réussit à fuir en Imerina), accusé d'abus d'autorité[3].

Vers la fin du mois d'avril, les habitants réintégrèrent leurs villages, voyant que l'administration coloniale restait absente. Les hommes de l'Etat-Major n° 7 rassurait la population en annonçant l'issue victorieuse de la lutte. Ils maintenaient encore les mots d'ordre du Central Tafika : exhorter l'union sacrée des Malgaches contre les colonisateurs. La moisson se fit avec quelques problèmes

---

1. Les insurgés ayant démonté le pont sur la rivière Sahanjonjana, Joubert s'était présenté comme étant l'envoyé des Américains pour aider les Malgaches à en finir avec Lesport. Les chefs, aussitôt se mirent à l'œuvre sans tenir compte de la mise en garde des plus avertis qui comprenaient les ordres donnés en français par le capitaine. Ainsi, les plus combattants de jeter leurs sagaies sous prétexte qu'elles étaient désormais inutiles. Un homme refusa d'obtempérer et il fut aussitôt abattu. Une fois arrivé à la ferme, ordre fut donné à la foule de se coucher pour ne pas gêner les soldats qui vont tirer sur la maison. Ce qui fut fait. La foule, couchée, fut passée à l'arme automatique. Les insurgés avaient perdu près d'une centaine d'hommes. Lesport et sa famille en sortit sain et sauf.
2. Diaire de Randrianaivo Daniel.
3. Ce fonctionnaire aurait uriné sur les porteurs quand il voyageait en *filanjana*.

de main-d'œuvre chez les gros riziculteurs de l'Anjafimbahy[1]. Les récoltes furent soigneusement cachées dans des fosses à riz.

Mais dans les premiers jours du mois de mai, les ponts sur la route Anjiro-Mandialaza furent rétablis. Le 25 mai, l'administration réapparut en la personne du chef de district escorté par un peloton et occupa les lieux à Mandialaza[2]. Le discours du chef de district fut plutôt modéré et surprit l'auditoire clairsemée et à majorité féminine. Les résidents des environs de Mandialaza, rassurés, ne fuirent plus et vinrent au *fanjakana*. Croyant l'autorité coloniale rétablie, les *fokonolona* de l'Anjafimbahy choisirent de coopérer. Le 16 mai, après avoir arrêté les meneurs identifiés par Lesport, la patrouille s'attaqua aux états-majors de Malemibe et d'Antorofito : elle ne rattrapa personne et se contenta de mettre le feu aux maisons. Le 27 mai, les *fokonolona* de l'Anjafimbahy furent réquisitionnés pour rétablir la piste d'Antaniditra. L'encadrement des corvéables fut confié aux notables *zafimamy*. La congrégation protestante rouvrit les portes du temple le dimanche 1er juin. Mais le 2 juin, la patrouille et l'administrateur s'en allèrent sans rien laisser.

Après une semaine d'observation, l'Etat-Major n° 7 transféré à Ankokalava réoccupa le terrain et accusa, à juste titre, les *fokonolona* de l'Anjafimbahy de collaboration avec l'ennemi en acceptant de refaire les ponts. Les notables les plus influents furent arrêtés et exécutés après une mise à sac systématique de leurs villages[3]. De nouveau, les hameaux se vidèrent. Une partie de la population fut déplacée puis regroupée par les insurgés dans les villages d'Ankokalava et de Marohova. Pendant tout les mois de juin-juillet 1947 et la première moitié du mois d'août, l'E.M. 7 transféré à Ankokalava contrôlait effectivement le canton de Mandialaza. Deux mois et demi riches en événements et qui auront transformé fondamentalement les relations inter-communautaires à l'Ouest du Mangoro.

Le 22 août, enfin un contingent marocain s'installa à Mandialaza. Vers la fin du mois d'août, une partie de la population s'était regroupée à Mandialaza pour chercher la protection du contingent marocain commandé par le capitaine Braillon.

Le 8 septembre, le pouvoir civil se remettait : le chef de district présenta le nouveau chef de canton. Ils furent rejoints par le chef de poste médical le 10 mai.

---

1. D'habitude, les villages d'Ankokalava, de Marohova, Mahadera founissaient les salariés agricoles. Or, ces villages *andevo* fournissaient le gros de la troupe de l'E.M. 7.
2. Diaire de Randrianaivo Daniel.
3. Il s'agit de Razafindranaivo Fresnel d'Ampananganana, de Ranaivovazaha, de Rakotomanana et de Rakotozafy de Miadana, de Razafindrakoto d'Ambongakely, Rakotomanga, Razafimahay, Rakotoson Vincent, Randrianaivo Daniel, Ramaso furent condamnés à mort, puis grâciés par l'ancien combattant Jean Marie (Diaire de Randrianaivo D.).

Pendant tout le mois de septembre et d'octobre, les *fokonolona* soumis furent réquisitionnés pour rétablir les pistes et pour servir de guide aux patrouilles. L'armée française se ravitaillait comme les insurgés en abattant le cheptel restant. Le 3 octobre, le contingent marocain fut relevé par les Algériens. Les membres de l'Etat-Major n° 7 les plus motivés comme les anciens combattants ne se rendront qu'en mars 1948.

4. 1947 : Vers une confrontation *andriana-andevo* ?

L'évolution de l'insurrection vers un conflit *mainty-fotsy, andriana-andevo* est ici flagrante. Ce fait est observé non seulement à Mandialaza, mais également à Amboasary et à Andaingo[1], au sein de l'Etat-Major n° 4. Le conflit est déjà là, installé et sournois lors du recrutement des membres de l'Etat-Major. Il s'exprime au grand jour dans les "temps des cerises" de l'E.M. 7, en juin 1947. Peut-être le terme conflit convient mal ici, car il s'agit surtout d'une sorte de "revanche de l'histoire" que les *hovavao*, maîtres des états-majors prennent sur les *andriana*, devenus protégés et dépendants pour un temps. Les combattants "prennent femmes" parmi les favorites *andriana* mariées ou non ; les *raiamandreny andriana*, notables en temps de paix sont chargés des travaux dévolus aux serviteurs comme piler le riz, garder les bœufs ou chercher du bois. Les plus instruits sont exécutés. Les villages *andriana* sont pillés, saccagés, parfois incendiés.

L'engagement de certains notables, dans l'insurrection de 1947 ne va pas toujours dans le sens du nationalisme. Il est vrai que les charges les plus lourdes de la colonisation étaient plutôt portées par le petit peuple, taillable et corvéable à merci. On pourrait alors dire que l'élimination de tous les notables répond aux besoins de la lutte, et le dossier est clos ! La réalité est plus complexe : dès le début, les leviers de l'insurrection ont échappé aux chefs traditionnels. A Moramanga, l'équipe de Razafindrabe Victorien semble avoir plutôt misé sur les *hovavao* et ses clients betsimisaraka. Les membre de l'Etat-Major n° 7 étaient en grande partie (sinon tous !) illettrés, sans instruction, mal informés ; si le soldat *hovavao* démobilisé en 1946, Rabenantoandro Jean Marie, fut d'office nommé responsable militaire, par contre Razafindrabe, un autre démobilisé mais *andriana* n'apparaît nulle part.

Dès le siège d'Ampasimpotsy, il fut impossible de persuader la foule qu'il s'agissait de Français et non d'Américains. Le malheureux secrétaire commis d'office n'arriva pas à convaincre les insurgés de ne pas réinstaller le pont ! Le système fonctionnait dans un imaginaire qui ne pouvait être partagé pour quelqu'un disposant d'un minimum d'instruction. Les chefs mentaient à la base et

---

1. Témoignage de Rakotovao Tsiatrehina, de Rakotoson, de Remarie, Ambohidava Amboasary, août 1997.

cela prenait ! Cet aspect de l'insurrection contribua à affaiblir considérablement le mouvement.

5. *Miaka-bazaha* : la soumission

Durant l'hiver 1947, presque la totalité des habitants du canton avait quitté leur village et avait erré dans la forêt. Ils avaient peur et des militaires français et des combattants de l'E.M. 7. Si le contingent marocain arriva à Mandialaza le 12 août, la population encore très méfiante, ne rentra en nombre important à Mandialaza qu'au début du mois de septembre, poussée par la faim et le désir de commencer les travaux dans les rizières.

Le contact avec les contingents marocains et algériens semble avoir surpris la population dans son ensemble par leur attitude franchement solidaire et compréhensive. Seuls, loin des officiers ou des sous-officiers français, ils se montraient franchement complaisants. Selon les témoignages recueillis à Mandialaza[1] lors des patrouilles, ils se débarrassaient des munitions pour se soulager de leur poids et faisaient faire de faux rapports. Ils parlaient souvent de leur pays, de la prochaine insurrection qu'ils préparaient[2]. Avec la reddition commence également la servitude qui, par le retour des colons découragea les plus francophiles ! Le troupeau restant fut réquisitionné puis abattu à Mandialaza pour nourrir la population pacifiée et l'armée. Les hommes furent confisqués pour le portage, la réfection des routes, la construction de campements. Lesport, une fois rentré, revint au réquisitions de main-d'œuvre, et se vengea sur toute la population par des abus et des pratiques vexatoires de toutes sortes. Il semblerait qu'il ait même abattu de ses propres mains un homme reconnu pour avoir participé activement au siège d'Ampasimpotsy. De nouveau, tout le monde travaillait à la même enseigne au service du colon.

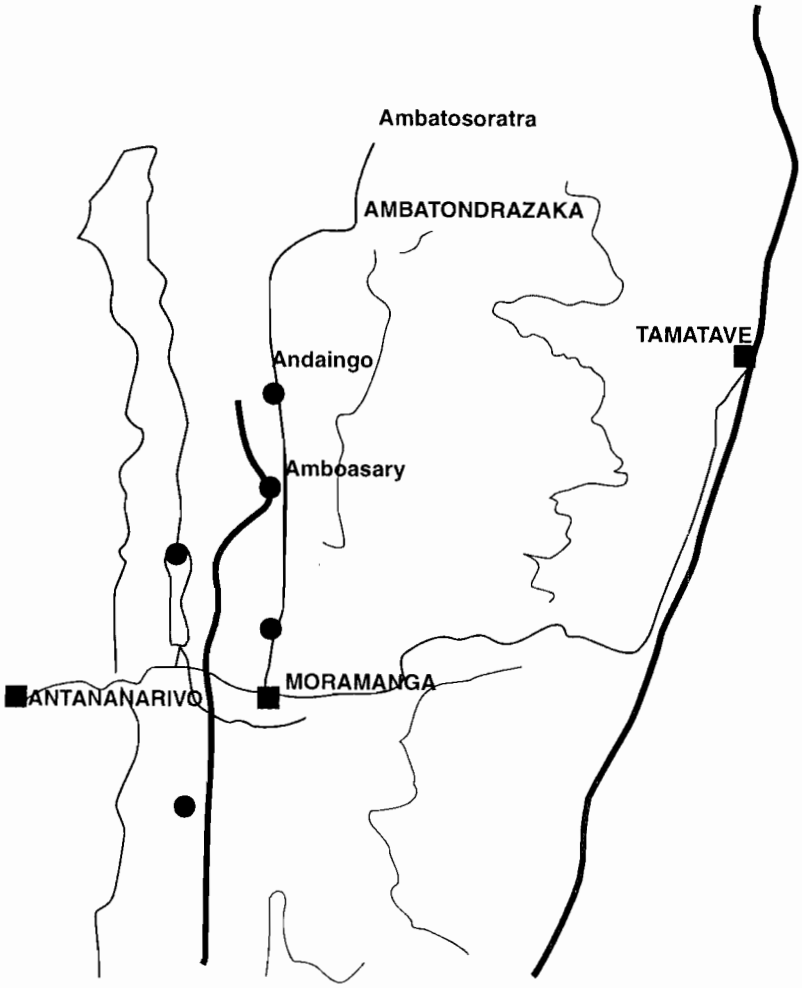
Conclusion

L'année 1947 laissa une marque impressionnante dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu dans tout le district de Moramanga. Beaucoup, parmi les acteurs, en particulier ce qui reste de l'Etat-Major n° 7 prirent le chemin de l'exil. L'esprit de révolte et de contestation, autrefois si vivace, a laissé place à une peur du *fanjakana raiamandreny*, un fatalisme, voire une indifférence affichée. Quand Rabenantoandro Jean Marie, le responsable militaire de l'Etat-Major n° 7 fut amnistié en 1956, le *fokonolona* sacrifia un zébu, symbole du respect qui était dû au combattant, mais également comme une marque de la paix et de la solidarité retrouvée. Les événements se racontaient en chuchotant, et rapidement, tout revint

---

1. Certains membres du contingent marocain jetaient les cartouches pour alléger leur paquetage !
2. Témoignage de Ratendroavo Valohery, Ampananganana.

comme avant. Chacun faisait semblant d'oublier ! Mais le sentiment nationaliste ne resta pas moins fort. Lors du referendum de 1958, à Mandialaza, le "non" fut largement vainqueur, mais les résultats furent interchangés par ... Lesport fils !



BIBLIOGRAPHIE

ALTHABE G, *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*, Maspero, Paris, 1969.

ANDRIANASOLO M., *Etude monographique de l'insurrection de 1947 dans le district administratif de Vatomandry*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1987.

AYACHE S., *Raombana l'historien (1809-1855)*, Ambozontany, Fianarantsoa, 1976.

NDRIANDAHY M., *L'insurrection malgache du 29 mars 1947 dans la région de Moramanga*, mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres et Sciences Humaines Université d'Antananarivo, 1990.

RAJAONARISON C., *Les Marosalohy dans les districts de Nosy Varika-Mahanoro Marolambo. Contribution à l'histoire de l'insurrection populaire malgache de 1947*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1989.

RAKOTOARIMALALA L.B., *L'insurrection populaire de 1947 dans la partie nord du Betsileo*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1989.

RAKOTOMAMONJY J.A., *L'insurrection de 1947 dans les districts administratifs de Manakara et de Vohipeno*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1989.

RAKOTOZANDRINY L.V., *La dynamique du récit et les discours sur l'insurrection malgache de mars 1947 à travers la presse écrite (1947-1987)*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1989.

RALISON, *L'insurrection de 1947 dans le quadrilatère Farafangana-Karianga-Vondrozo-Vangaindrano*, mémoire de CAPEN, Ecole Normale Niveau 3, Université d'Antananarivo, 1990.

RAMANANTSOA RAMARCEL B., *Les sociétés secrètes nationalistes à Madagascar dans la première moitié du XXe siècle*, Thèse de Doctorat de IIIe cycle, Université de Paris 7, 1986.

RAMILISAONINA, *Ny loharanon'ny Andriamamilaza*, Volume 1, Antananarivo, 1952.